

# **Les possibilités de l'expérience. Mathématiques, aperception pure et aperception empirique dans la *Critique de la raison pure* de Kant**

Matthieu Haumesser  
(Lycée A. Kastler, Cergy-Pontoise - France)  
[haumesser@free.fr](mailto:haumesser@free.fr)

Dans le cadre d'une réflexion générale sur l'introspection, je me propose d'interroger ici le rapport qui, dans la philosophie de Kant, peut être établi entre deux caractérisations essentielles et complémentaires de la faculté humaine de représentation : l'aperception pure et l'aperception empirique.

L'aperception en général, c'est l'acte d'apercevoir ou de s'apercevoir, c'est l'acte condensé dans la formule « je pense » héritée du fameux *cogito* de Descartes. C'est un acte qui véhicule donc une essentielle réflexivité, par rapport à la simple perception. Et c'est aussi sur cet acte que se fonde toute une conception moderne de l'expérience, depuis Descartes précisément, au sens où c'est dans cette activité du « je pense », dans la mise en examen des préjugés ou dans la mise en équation des lois de la nature, que littéralement l'expérience se *constitue*. Bref, l'aperception est ce par quoi le sujet se trouve au centre du monde. Mais que signifie alors la distinction opérée par Kant entre aperception pure et aperception empirique ?

L'aperception empirique est un fait d'expérience, et comme telle elle est soumise à une radicale contingence. Il se trouve qu'à tel ou tel moment, je pense à ceci ou à cela, notamment à partir des sollicitations des sens (couleurs, sons, odeurs, plaisir, douleur, etc.), et plus généralement pour des raisons qui bien souvent m'échappent et qui ne semblent obéir à aucune nécessité. Cette aperception empirique fonctionne largement par des voies associatives – comme dans la rêverie par exemple. C'est d'abord ainsi que Kant comprend le concept central de « synthèse » dans la *Critique de la*

*raison pure* : l'opération qui consiste pour la pensée à « parcourir le divers des représentations », avec toute l'indétermination que ce divers peut impliquer<sup>1</sup>. Par exemple, en considérant un arbre, je prêterai attention à ses feuilles, puis aux branches, puis au tronc, en suivant le parcours de mes sensations. Mais évidemment, ces représentations peuvent éveiller dans mon attention d'autres représentations plus détachées de mon expérience immédiate et de la sensation : cet arbre m'en rappellera d'autres, ou il suscitera en moi des émotions plus ou moins définissables, etc. C'est pourquoi la faculté qui pour Kant est à l'œuvre dans la synthèse du divers est « l'imagination », à laquelle il prête toujours deux fonctions complémentaires : opérer la synthèse du divers des représentations (passer d'une représentation à l'une des multiples représentations virtuelles qui pourraient la suivre) et représenter, au-delà de la sensation immédiate, des objets absents<sup>2</sup>. Enfin, l'aperception empirique est aussi déterminée évidemment par l'activité de jugement, orientée par la recherche de règles pour ordonner l'expérience y compris lorsqu'il s'agit de simples préjugés.

Tout cela fait de l'aperception empirique une activité non seulement contingente, mais aussi largement mélangée, qui charrie tout ensemble des concepts, des intuitions, des représentations associatives de l'imagination, des émotions, etc. Les commentateurs de Kant négligent parfois l'importance pourtant décisive de cet entrelacs de multiples éléments qui est constitutif de l'expérience en tant que telle et plus précisément de cette aperception empirique dans laquelle ils trouvent à venir s'articuler.

\*

A partir de là, on comprend tout de même ce qui conduit Kant, dans la *Critique de la raison pure*, à dégager cette autre forme d'aperception qu'il qualifie comme « pure »<sup>3</sup>. Il faut d'abord entendre par là : pure de tout élément empirique ou contingent. Mais cela signifie aussi : pure en comparaison de tout ce que l'aperception empirique a de mélangé. Avec l'aperception pure, Kant entend dégager une activité originaire de l'entendement qui précède l'expérience, et ce faisant qui ne se laisse pas

---

<sup>1</sup> Critique de la raison pure (dorénavant : CRP), B 104. Dorénavant, nous indiquerons, dans le corps du texte, la pagination de la seconde édition originale de 1787 (notée B), reproduite dans l'édition de la Preussischen Akademie der Wissenschaften (29 tomes, Berlin, G. Reimer, 1902-1983).

<sup>2</sup> CRP, B 151.

<sup>3</sup> CRP, B 131.

déterminer par ses éléments contingents, mais qui est capable de la constituer *a priori*, en la soumettant à des règles nécessaires et universelles issues directement de la pensée et anticipées dans les phénomènes : ce sont notamment les lois de la causalité, ou encore celles des mathématiques, auxquelles le réel doit se soumettre *a priori*. L'aperception pure ainsi comprise constitue l'élément d'identité qui unifie toute l'expérience :

Le : *je pense* doit nécessairement *pouvoir* accompagner toutes mes représentations ; car, si tel n'était pas le cas, quelque chose serait représenté en moi qui ne pourrait aucunement être pensé – ce qui équivaut à dire que la représentation ou bien serait impossible, ou bien ne serait rien pour moi. La représentation qui peut être donnée avant toute pensée s'appelle intuition. Donc, tout le divers de l'intuition entretient une relation au : *je pense*, dans le même sujet où ce divers se rencontre. Mais cette représentation est un acte de la *spontanéité*, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être considérée comme appartenant à la sensibilité. Je l'appelle l'*aperception pure* pour la distinguer de l'aperception empirique, ou encore l'*aperception originaire*, parce qu'elle est cette conscience de soi qui, en produisant la représentation : *je pense*, laquelle doit pouvoir accompagner toutes les autres et est une et identique dans toute conscience, ne peut être accompagnée d'aucune autre.<sup>4</sup>

Kant distingue ici soigneusement l'aperception pure de l'aperception empirique : alors que celle-ci est un fait d'expérience, celle-là précède toute expérience et la rend possible, par la recherche, en toute représentation et dans la synthèse du divers, de la forme logique de l'universalité. Cela se comprend d'abord dans le cadre de l'expérimentation scientifique : ainsi de Galilée qui faisait rouler des boules sur des plans inclinés en faisant varier la pesanteur et en anticipant les résultats de ces expériences ; ou encore, de Toricelli qui « fit supporter à l'air un poids qu'il avait d'avance conçu comme égal à celui d'une colonne d'eau connue de lui ». L'un comme l'autre avaient compris « que la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même selon son propre plan, qu'elle devrait prendre les devants avec les principes qui régissent ses jugements d'après des lois constantes et forcer la nature à répondre à ses questions »<sup>5</sup>. Cela vaut à plus forte raison des mathématiques : ici l'aperception pure trouve un terrain d'exercice particulièrement fécond dans la mesure où elle anticipe des règles dans une intuition qui est elle-même *a priori* : celle de l'espace et du temps, dans les schèmes de la géométrie ou du nombre. Mais cette pure spontanéité de l'aperception vaut aussi pour un travail apparemment plus trivial de

---

<sup>4</sup> CRP, B 131-132.

<sup>5</sup> CRP, BXIII (préface de la seconde édition).

conceptualisation : par exemple,

je vois un pin, un saule et un tilleul. En comparant tout d'abord ces objets entre eux, je remarque qu'ils diffèrent les uns des autres au point de vue du tronc, des branches, des feuilles, etc. ; mais si ensuite je réfléchis uniquement à ce qu'ils ont de commun entre eux, le tronc, les branches et les feuilles mêmes, et si je fais abstraction de leur taille, de leur configuration, etc., j'obtiens un concept d'arbre.<sup>6</sup>

Cet exemple de formation d'un concept peut paraître un peu étrange, dans la mesure où le travail de comparaison, de réflexion et d'abstraction ici décrit ne semble jamais avoir lieu tel quel, tant nous savons déjà ce qu'est un arbre lorsque nous en rencontrons un. C'est d'ailleurs ce que suggère le texte : d'emblée nous comparons les arbres « au point de vue du tronc, des branches, des feuilles ». C'est donc que nous disposons déjà, au moins implicitement, du concept recherché, et que nous l'anticipons dans les phénomènes. Cette anticipation de l'universalité qui précède toute expérience et par laquelle le « je pense » projette son identité dans le divers de représentations est, en son fond, l'aperception pure. L'étrangeté de ce texte vient de ce que Kant en rend compte du point de vue de l'aperception empirique, alors que l'activité de l'aperception pure est à la fois plus fondamentale et plus souterraine.

\*

Pour Kant, les formes logiques du jugement et les formes de l'intuition (l'espace et le temps), dans la mesure où elles précèdent l'expérience et conditionnent *a priori* toute aperception empirique, sont le corrélat de l'aperception pure. Des formes de l'intuition, Kant dit qu'elles se « tiennent prêtes *a priori* dans l'esprit »<sup>7</sup>. Cette disponibilité est liée à leur statut de conditions de possibilité de l'expérience : elle signifie que toute aperception empirique effective est sous-tendue par un ensemble de possibilités inscrites originairement dans la texture de ces formes, et que l'entendement peut explorer dans les jugements synthétiques *a priori*. C'est ce qui se passe notamment dans les mathématiques, dans la géométrie évidemment, mais aussi dans les opérations arithmétiques les plus élémentaires. Kant donne ainsi le célèbre exemple de la somme de 7 et de 5 :

je prends d'abord le nombre 7, et en me servant, pour le concept de 5, des

---

<sup>6</sup> *Logique*, AK IX, 94, tr. fr. J. Vuillemin, Paris, Vrin, pp. 102-103.

<sup>7</sup> CRP, B 34.

doigts de ma main comme d'une intuition, j'ajoute alors, à la faveur de cette image que j'en ai, peu à peu au nombre 7 les unités qu'auparavant je prenais ensemble pour constituer le nombre 5, et je vois ainsi surgir le nombre 12. C'est dire que la proposition arithmétique est toujours synthétique. (CRP, B 15-16)

L'enjeu de cet exemple est d'abord de montrer que ce n'est pas dans les concepts de 5 et de 7 que l'entendement peut trouver, par simple analyse logique, le nombre 12 : il faut passer par l'intuition. Cet aspect a évidemment fait l'objet de nombreuses discussions. Mais, au-delà du rapport ainsi établi entre concept et intuition, on peut aussi interroger le rôle ici donné à l'aperception. De manière assez étonnante, Kant décrit ici ces opérations arithmétiques du point de vue de l'aperception empirique. C'est de ce point de vue que « je vois surgir » le nombre 12, et cela suppose même de donner à mon intuition un support matériel, en comptant sur mes doigts. Mais bien évidemment, la nécessité et l'universalité de ce résultat se jouent au niveau de l'*a priori*, de l'aperception pure qui conditionne la possibilité même de cette expérience. Du point de vue de l'aperception empirique, cette opération de l'aperception pure ne peut effectivement être vécue que comme le surgissement d'une vérité qui, ouvrant la possibilité même de l'expérience, doit être considérée comme ayant déjà été toujours là, au-moins de façon sous-jacente.

\*

Le fait que Kant ne puisse décrire ainsi les opérations de l'aperception pure qu'en adoptant le point de vue de l'aperception empirique peut cependant mener à une autre ligne de questionnement. Pourquoi en effet ce « je pense » originaire autour duquel se constitue toute connaissance (en particulier celle de la logique et des mathématiques), et que Kant situe rigoureusement au niveau transcendantal de l'*a priori*, est-il si facilement rapproché d'opérations apparemment triviales de l'attention empirique ?

Il y a là un problème traditionnellement négligé par les commentaires. Ceux-ci partent souvent d'un présupposé qui est loin d'aller de soi : une certaine dévalorisation plus ou moins subreptice de l'expérience et des « faits », par rapport à l'*a priori* et au « droit ». L'*a priori* peut en effet être considéré comme le soubassement légal, universel et nécessaire de notre connaissance, rendu possible par ces éléments purs de toute expérience que sont les concepts de l'entendement, les formes logiques du jugement, ou encore l'espace et le temps. La géométrie, par exemple, tirerait sa valeur de

ne rien devoir à des expériences, mais de procéder simplement par « construction de concepts » dans une intuition pure. Les mathématiques seraient ainsi l'élément le plus central d'une valorisation de la connaissance pure et *a priori*, par rapport à une connaissance empirique plus instable et contingente.

Cependant, une telle lecture peut conduire à sous-estimer la thèse, inlassablement répétée dans la *Critique de la raison pure*, selon laquelle l'*a priori* n'a de véritable signification pour la connaissance que dans la mesure où il *rend possible l'expérience*. Et cela vaut aussi pour les concepts des mathématiques, comme le nombre, qui ne peut trouver son « sens » qu'en étant appliqué en fin de compte à des objets empiriques : les « doigts », les « grains de la tablette à calculer », ou des traits que l'on peut avoir « devant les yeux »<sup>8</sup>. Ces affirmations apparemment un peu simplistes et déroutantes, concernant la connaissance la plus pure qui soit, peuvent inviter à mieux considérer la place et le rôle de l'*a priori* par rapport à ce qui reste le véritable point d'ancrage de la réflexion transcendantale et son seul horizon : l'expérience.

Il faut, dans cette perspective, prêter attention au détail de la formule par laquelle Kant rend compte de la constitution de l'expérience autour de l'aperception pure : « le 'je pense' *doit* nécessairement *pouvoir* accompagner toutes mes représentations ». En toute rigueur, l'aperception pure est définie comme une aperception *potentielle*. C'est aussi en ce sens qu'elle est une condition de *possibilité* de l'expérience. Mais cela signifie qu'elle n'a de sens que de se réaliser en une aperception effective, qui sera nécessairement empirique. C'est ce que Kant dit rigoureusement plus loin dans la *Critique* : « sans quelque représentation empirique, qui fournit la matière à la pensée, l'*acte* 'je pense' ne pourrait pas du tout avoir lieu »<sup>9</sup>. Il faut donc considérer l'aperception pure comme un 'je pense' potentiel ; seule l'aperception empirique, liée à la sensation et au mélange des éléments dont nous avons rendu compte plus haut, est un 'je pense' effectif ou, mieux encore, en acte.

Le 'je pense' qui « doit pouvoir » accompagner les représentations est, pour la même raison, un 'je pense' *virtuel*. C'est pourquoi il opère essentiellement au niveau des simples formes (logiques ou sensibles) des représentations. C'est aussi pourquoi Kant l'associe si étroitement au travail de l'imagination. On peut interpréter ainsi la fameuse distinction – que Kant,

---

<sup>8</sup> CRP, B 299.

<sup>9</sup> CRP, B 422, note.

certes, n'explicite pas clairement – entre « forme de l'intuition » et « intuition formelle », notamment au sujet de l'espace<sup>10</sup>. Dans la mesure où l'espace se prête, indépendamment de toute sensation et abstraction faite de toute expérience sensible effective, à un travail de l'entendement et donc à une conceptualisation qui donne lieu aux jugements synthétiques *a priori* de la géométrie, il est une « intuition formelle ». Mais cela veut sans doute dire : une intuition *simplement formelle*, sans matière et donc sans objet, liée comme telle à l'imagination, et dont le statut reste simplement virtuel. Comme « forme de l'intuition » au contraire, l'espace doit être compris comme la forme qui rend possibles des intuitions effectives, dans lesquelles intervient la sensation et avec elle le rapport à des objets – ce qui ne peut avoir lieu, cette fois, que dans l'aperception empirique.

Pour Kant, il est absolument crucial de maintenir fermement ce lien entre aperception pure et aperception empirique. D'un côté, parce que l'expérience doit être fondée sur la nécessité et l'universalité des jugements synthétiques *a priori* ; mais d'un autre côté, parce que c'est seulement dans une aperception empirique effective que viennent s'articuler en fin de compte les différentes facultés engagées dans la connaissance, en même temps qu'elles y passent de la puissance à l'acte. La pensée est ainsi constamment tiraillée entre l'idéal de l'aperception pure, fondement virtuel de la légalité de l'expérience, et la réalité de l'aperception empirique. L'oscillation entre ces deux sens de l'aperception est selon nous aussi décisive que l'oscillation entre concept et intuition. C'est en général en adoptant ce dernier point de vue que l'on interprète l'« intuitionnisme » kantien, notamment s'agissant des mathématiques. Mais Kant va au-delà de la nécessité de sortir des concepts pour opérer une synthèse dans l'intuition ; car même en tant qu'elles combinent concepts et intuition pure, les mathématiques manquent encore de la *réalité* qui ne peut se rencontrer que dans une intuition empirique :

L'objet ne peut être donné à un concept que dans l'intuition et, même lorsqu'une intuition précédant l'objet est possible *a priori*, elle ne peut pourtant recevoir son objet, et par suite la validité objective, que par l'intuition empirique, dont elle est la simple forme. Tous les concepts et, avec eux, tous les principes, quelque possibles *a priori* qu'ils soient, se rapportent cependant à des intuitions empiriques, c'est-à-dire à des données pour une expérience possible. Sans cela, ils n'ont absolument aucune validité objective, mais sont plutôt un simple jeu, que ce soit de l'imagination ou de l'entendement, relativement à leurs

---

<sup>10</sup> Sur ce point, on lira avec profit l'article de M. Fichant, « Espace esthétique et espace géométrique chez Kant », *Revue de métaphysique et de morale*, octobre-décembre 1999, pp. 525-538.

représentations. Que l'on prenne pour exemple les concepts de la mathématique, et plus précisément d'abord dans leurs intuitions pures. L'espace à trois dimensions, entre deux points il ne peut y avoir qu'une ligne droite, etc. Bien que tous ces principes, et la représentation de l'objet, dont cette science s'occupe, soient produits entièrement *a priori* dans l'esprit, ils ne signifieraient pourtant rien, si nous ne pouvions pas toujours présenter leur signification dans des phénomènes (dans des objets empiriques). Bien que tous [les principes de la mathématique pure] et la représentation de l'objet auquel cette science a affaire soient produits entièrement *a priori* dans l'esprit, ils ne signifieraient pourtant rien, si nous ne pouvions toujours présenter leur signification dans les phénomènes (dans des objets *empiriques*)<sup>11</sup>.

Ce texte permet de comprendre pourquoi Kant, à chaque fois qu'il donne des exemples d'intuitions mathématiques, non seulement donne des exemples simples, voire simplistes, mais prend toujours soin d'insister, s'agissant de la mise en œuvre de ces opérations élémentaires, sur la nécessité qu'y intervienne un support matériel empirique : les doigts de la mains par exemple. Sans cet ancrage dans l'intuition empirique, les mathématiques resteraient un simple jeu de l'imagination : il y a là un débat qui va au-delà de la question de savoir comment les mathématiques se font (par intuitions et/ou par concepts) ; ce qui est en jeu ici, c'est le lien entre les virtualités mathématiques, produites par le jeu de l'imagination et de l'aperception pure, et l'aperception empirique, qui seule garantit l'ancrage de la pensée dans une réalité effective.

\*

En quel sens alors faut-il comprendre cette exigence de réalité ? D'abord, elle correspond à la nécessité de donner à la pensée de véritables objets, au-delà d'un jeu simplement formel sur les représentations ; or aucun objet n'est encore donné par de simples concepts ou dans la simple intuition pure (qui n'est que formelle). Mais ensuite, du point de vue du sujet lui-même, l'ancrage de la pensée dans l'aperception empirique est aussi ce dans quoi s'atteste le travail effectif des facultés de l'esprit, dans sa globalité (sentiments de plaisir et de peine, sensations, désirs, etc.).

En tant qu'il fait valoir cette exigence, Kant pourrait presque ressembler à un empiriste. Et, de fait, il est en dialogue étroit, sur ce point avec la pensée de Locke. Dans *l'Essai sur l'entendement humain* (1790), celui-ci avait placé au cœur de sa démarche une définition de l'existence des idées fondée sur

---

<sup>11</sup> CRP, B 299.



leur perception effective et consciente dans l'entendement, bref, sur ce que Kant appellerait l'aperception empirique :

For if these words "to be in the understanding" have any propriety, they signify to be understood. So that to be in the understanding, and not to be understood; to be in the mind and never to be perceived, is all one as to say anything is and is not in the mind or understanding.<sup>12</sup>

Kant, pour sa part, ne peut évidemment admettre une telle réduction de la pensée à ce qui est effectivement conscient ; à ses yeux la pensée consiste aussi, comme nous l'avons vu, en des représentations potentiellement conscientes. Il s'oppose clairement à Locke sur ce point dans l'*Anthropologie* :

Avoir des représentations sans pour autant en être conscient, cela semble contenir une contradiction. Car comment pouvons-nous savoir que nous les avons si nous n'en sommes pas conscients ? Cette objection, *Locke la faisait déjà* et, pour cette raison, refusait l'existence même d'une telle sorte de représentations. Et pourtant, il se trouve que nous pouvons posséder une conscience médiate d'une représentation, bien que nous n'en soyons pas immédiatement conscients.<sup>13</sup>

La fin de ce texte correspond au partage entre aperception empirique et aperception pure que nous avons dégagé : au-delà ou en deçà du 'je pense' effectif, il y a aussi nécessairement ce 'je pense' potentiel qui « doit pouvoir » accompagner mes représentations.

Cela étant, il n'en reste pas moins que c'est dans l'aperception empirique que se réalise en fin de compte le travail des facultés. Or de ce point de vue, la position de Locke conserve une force considérable, dans la mesure où elle impose de ramener résolument toutes les idées, même les plus abstraites, à la façon dont elles se forment dans une perception effective, et par là, à l'exercice le plus concret des facultés intellectuelles. Or cela implique une dualité irréductible dans la considération de nos idées, et plus particulièrement des idées mathématiques. En effet, celles-ci, organisées déductivement comme elles doivent l'être, et correspondant à des idéalités valables universellement, ne sont jamais réductibles aux événements psychologiques par lesquels elles se manifestent concrètement à l'esprit, ou aux supports matériels (symboles, figures, courbes, etc.) grâce auxquels on les considère ; mais elles doivent cependant être pensées en relation avec

---

<sup>12</sup> *An Essay Concerning Human Understanding*, livre I, ch.1, §5 (dorénavant : 1.1.5), cité d'après l'édition de P. H. Nidditch, New York, Oxford UP, 1975.

<sup>13</sup> *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, AK VII 135.

eux. Cette dualité, qui caractérise le rapport entre idées et réalité, apparaît bien dans les deux textes suivants :

[...] we make take notice that universal propositions of whose truth or falsehood we can have certain knowledge *concern not existence* : and further, that all particular affirmations or negations that would not be certain if they were made general, are only concerning existence ; they declaring only *the accidental union or separation of ideas in things existing*, which, in their abstract natures, have no known necessary union or repugnancy. [...] All the discourses of the mathematicians about the squaring of a circle, conic sections, or any other part of mathematics, concern not the existence of any of those figures : but their demonstrations, which depend on their ideas, are the same, whether there be any square or circle existing in the world or no. (*Essay*, 4.9.1)

Every man's reasoning and knowledge is only about the ideas existing in his own mind ; which are truly, every one of them, particular existences : and our knowledge and reason about other things is only as they correspond with those particular ideas. So that the perception of the agreement or disagreement of our particular ideas is the whole and utmost of all our knowledge. (*Essay*, 4.17.8)

Considérées dans leur idéalité, les propositions mathématiques sont universelles. Mais cela les coupe de toute référence à l'existence réelle. A l'inverse, si on les considère en tant qu'elles sont perçues dans l'esprit, alors elles deviennent des « existences particulières ». Locke appelle « connaissance intuitive » la perception effective de l'accord entre deux idées. Empiriquement, toute connaissance, y compris celle des mathématiques, doit se ramener à des intuitions ainsi comprises. Mais il faudra toujours distinguer l'inscription des idées dans l'ordre virtuel de leurs connexions déductives (par exemple les propositions de la géométrie d'Euclide), et leur inscription dans l'ordre empirique de leur perception par l'esprit. C'est en adoptant ce second point de vue qu'il faudra tenir compte des habitudes intellectuelles de celui qui les pense, de ses dispositions, de son caractère, de ses souvenirs, de ses émotions, etc., bref, de tout ce qui fait l'épaisseur d'un sujet humain, en tant qu'il fait un usage effectif (donc empirique) de ses facultés. Vis-à-vis de cette réalité-là, l'édifice des mathématiques, en lui-même, n'est pour Locke qu'une virtualité.

Lorsque Kant, dans la *Critique de la raison pure*, distingue l'aperception pure et l'aperception empirique, l'enjeu est comparable. Et c'est bien pourquoi il reconnaît à Locke d'avoir bien rendu compte des exigences liées à « l'exercice » de notre faculté de connaître<sup>14</sup>. Même si Locke n'a pas été assez loin dans la reconnaissance du soubassement légal qui sous-tend a

---

<sup>14</sup> CRP, B 118-119.

*priori* la possibilité de l'expérience, il a posé avec force que l'idéalité de propositions nécessaires et universelles comme celles des mathématiques ne pouvait rester qu'une simple virtualité si elle ne s'ancrait dans les détours d'une perception effective. On peut peut-être mieux comprendre à la lumière de ce rapprochement pourquoi pour Kant également, l'aperception empirique doit toujours rester au centre de la réflexion, y compris s'agissant des mathématiques, et cela, sans que cela ne nuise le moins du monde à la cohérence et à la radicalité du discours transcendantal, en tant qu'il est et reste fondé sur la référence à l'aperception pure.

\*

Ainsi, l'originalité de la position de Kant s'agissant de l'aperception est d'avoir saisi avec une singulière radicalité à quel point l'acte effectif du 'je pense' est doublé en permanence, au niveau de l'*a priori* par cette aperception pure qui en conditionne la possibilité même. Mais inversement, Kant pose avec tout autant de force que l'aperception pure est un 'je pense' potentiel qui ne s'actualise que dans l'expérience. Le vrai problème kantien de l'aperception réside dans ce va-et-vient irréductible entre l'*a priori* et l'empirique.

C'est aussi là un des ressorts profonds de son fameux intuitionnisme en ce qui concerne la connaissance mathématique. Au-delà de l'ancrage des concepts dans l'intuition pure, s'y joue également la question de la réalité de la pensée mathématique, non seulement vis-à-vis des objets, mais aussi en tant qu'elle doit se ramener en fin de compte à une conduite empirique des représentations dans l'esprit : c'est cela qui la rend réelle, autant que la nécessité et l'universalité des propositions qu'elle formule, quoique d'une autre manière et à un autre niveau. Ce problème pourrait s'inscrire dans une lecture plus large de la philosophie critique, dans laquelle l'empirique ne doit pas être par principe considéré comme 'inférieur' au transcendantal pour la